

Naïm Kattan, Sophie Bouchard, Aki Shimazaki

Jean-François Crépeau

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2011). Compte rendu de [Naïm Kattan, Sophie Bouchard, Aki Shimazaki]. *Lettres québécoises*, (141), 21–22.

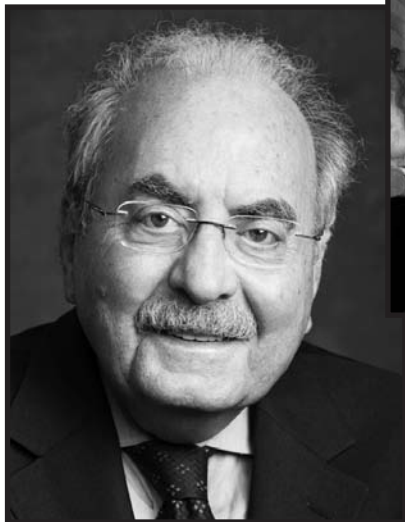


Naïm Kattan, *Le veilleur*, Montréal, Hurtubise, coll. «amÉrica», 2009, 264 p., 24,95 \$.

L'âme du rabbin

Le visage des guerriers du XXI^e siècle se confond souvent avec leur foi. Il faut ainsi nous intéresser aux grandes religions — christianisme, judaïsme ou islamisme — au nom desquelles on prend les armes. Hélas! nous nous terrons souvent dans le dogmatisme de notre foi, notre ignorance des autres croyances se transformant en une peur irraisonnée.

Le *veilleur*, roman de Naïm Kattan publié à l'automne de 2009, nous éclaire sur la vie personnelle et professionnelle d'un rabbin, laquelle nous sert une leçon sur les origines de la vocation au rabbinat.



NAÏM KATTAN



Le narrateur de cette histoire se nomme Eliahou, il est rabbin d'une communauté juive montréalaise. Le récit qu'il fait est celui de son travail auprès de sa communauté et celui de son cheminement personnel, de l'enfance à l'âge adulte, jus-

qu'à l'émergence de sa foi et son engagement à l'égard de celle-ci.

L'éducation d'Eliahou

Irakiens originaires de Bagdad, les parents d'Eliahou s'établissent à New York en 1951. Son père est à l'emploi d'un cousin qui fait le commerce des bas. Les samedis où le père travaille, il amène son fils au magasin. C'est là que ce dernier fait la connaissance de Tom, un Noir qui vient y faire du ménage; ce jeune homme lui apprend la misère faite aux Noirs étasuniens. Eliahou s'inquiète alors du sort fait aux siens, mais son père le rassure: leur terre d'accueil respecte leur peuple.

Médecin? Non, rabbin

Brillant élève, le garçon poursuit ses études pour devenir médecin, un rêve que sa mère entretient depuis qu'il est enfant. Hélas! au cours de sa première année d'université, il constate qu'il ne peut supporter la vue du sang. Au cours d'un voyage en Israël, Eliahou décide de troquer la médecine pour des études le menant au rabbinat. C'est également durant ce séjour en Terre sainte qu'il rencontre Emma dont il tombe follement amoureux.

De retour à la maison, il apprend à ses parents qu'il poursuivra désormais des études pour devenir rabbin. Il leur parle aussi d'Emma et des sentiments qu'il nourrit à son égard. Dès lors, Eliahou partage son quotidien entre sa vie amoureuse, ses études et la lente émergence de sa vocation religieuse.

Au fur et à mesure que le projet d'Eliahou de devenir rabbin se confirme, nous comprenons que le rôle qu'il a choisi de jouer est bien celui que suggère le titre du roman, celui d'un *Veilleur*. L'alternance entre le passé et le présent du narrateur qui caractérise le roman nous aide à comprendre la nécessaire et lente progression de l'apprentissage du futur rabbin. D'une part, nous sommes témoins de rencontres qu'Eliahou fait avec des membres de la communauté qu'il dirige, de son empathie à leur égard et du soutien qu'il leur apporte. D'autre part, par les retours dans le passé d'Eliahou, l'auteur nous fait partager et saisir l'importance de chacun des jalons de son éducation aux livres saints, à leurs principales exégèses et, de là, à l'affermissement de sa propre foi.

Il y a aussi l'évolution de l'homme lui-même. Le questionnement sur sa vocation a son importance, mais il y a également sa relation amoureuse avec Emma qui évolue parallèlement à son engagement spirituel qu'elle encourage. La contribution d'Emma sera encore plus remarquable lorsque Eliahou sera devenu rabbin, qu'ils auront à quitter New York pour s'installer à Montréal et que viendront les enfants.

Naïm Kattan a créé un univers serein, un monde loin des guerres et des regards antisémites. La façon d'organiser la trame de son récit en des allées et venues entre le présent d'un rabbin, son enfance, l'évolution de son cheminement personnel et professionnel, nous permet de comprendre les étapes qui conduisent son héros à jouer son rôle de *Veilleur*. Et cela se fait dans une écriture simple et efficace, le sujet et les mots pour le dire coulant de source.



Sophie Bouchard, *Les bouteilles*, Saint-Fulgence, La Peuplade, 2010, 198 p., 20,95 \$.

Définitif infinitif

«Infini» se love dans le mot «infinif». Comme si l'action n'était que nommée. Sans mode. Sans temps. Sans genre. Sans nombre. Surtout, sans personne pour l'incarner. En suspension, sans appel. Voilà l'atmosphère dans laquelle baigne le roman de Sophie Bouchard.

Sophie Bouchard a imaginé quatre personnages, jeunes et vieux, les a installés dans un phare et a planté cette tour dans le Saint-Laurent. Dans un tel décor, Cyril, Clovis, Frida et Armand sont soumis à un huis clos, chacun face à lui-même et face aux autres.

La vie au phare

Cyril est le dernier des veilleurs. Son ami Armand fait le relais entre la tour et la terre ferme. Or, Armand a convaincu Cyril d'accueillir Clovis, son fils qui a le projet de mettre au point une technologie capable



de remplacer les phares et leurs gardiens. Clovis arrive accompagné de Frida, son amante, la seule qui peut admirer son génie avant qu'il ne se soit déployé.

Cyril a choisi de vivre en solitaire en devenant le chef d'orchestre des flots dont il connaît tous les mouvements. Il peut ainsi informer les navires de l'humeur du temps maritime.

Du côté d'Armand, celui-ci a choisi son poste de commissionnaire comme s'il s'agissait d'un travail pratiqué en dilettante, de la navigation par beau temps seulement.

Quant au fils du coursier, il s'est soudainement mis en tête de trouver une technologie infaillible pour dompter les flots comme jamais un gardien de phare n'y est parvenu, pas même Cyril.



SOPHIE BOUCHARD

Le rythme de la mer

Sophie Bouchard a choisi de respecter le rythme de la mer et le souffle de chacun de ses héros. L'ellipse est ainsi devenue la maîtresse de son écriture. Ce qui m'a semblé l'acmé de cette pratique de l'ellipse, ce sont ces passages où la forme nominale du verbe, l'infinitif, est multipliée jusqu'à plus d'action, comme on dit jusqu'à plus soif. Le passage qui me semble le point culminant du récit illustre bien le jeu de cet infinitif infini : « Bouger quelqu'un. Le saisir. Le pincer. Le secouer. Le réveiller. Le brimbalier. Le chahuter. L'ébranler. Le remuer. Le bousculer. Le houspiller. Le tourmenter. L'activer... » (p. 160)

Qu'arrive-t-il finalement à tous ses héros ? Un combat ultime avec les forces de la nature, mais également un combat intérieur avec eux-mêmes et avec ceux qui les entourent, de près ou de loin. Sophie Bouchard saisit notre intérêt dès les premières lignes de son histoire et ne lâche jamais prise. Nous nous demandons alors si c'est la trame du récit sans cesse rebondissante et son rythme toujours dans le mouvement de l'écriture qui influencent notre appréciation de l'œuvre dans son entièreté. C'est sûrement cela, et bien d'autres choses aussi.



Aki Shimazaki, *Tonbo*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2010, 136 p., 18,95 \$.

De l'exotisme au familier renouvelé

J'aime d'un amour tout littéraire ce que raconte Aki Shimazaki. L'image qui résume le mieux mon émotion est celle du kanji, les idéogrammes chinois. Chaque récit fait appel à ces « signes graphiques minimaux qui représentent globalement une idée », uniquement ceux qui conviennent parfaitement aux situations relatées.

Le narrateur de *Tonbo*, le plus récent roman d'Aki Shimazaki, se nomme Nobu Tsunoda. Époux de Haruko, le couple a deux jeunes enfants. M. Tsunoda a fait des études en pédagogie avant d'accepter un poste d'examineur dans une grande société japonaise. Tout va bien jusqu'au jour où son patron est remplacé et que le nouveau dirigeant le prend en grippe et veut l'envoyer à l'étranger. Nobu refuse en démissionnant.

Les Tsunoda

Il décide alors de mettre sur pied un *juku*, une école privée. Sa fille trouve le nom du nouvel établissement : *tonbo*, la libellule. En peu de temps, l'établissement se taille une solide réputation et voit sa clientèle croître.

Mais *Tonbo* ne serait pas un véritable roman d'Aki Shimazaki s'il n'était pas question de vie familiale. L'auteure a donc imaginé un passé tragique à Nobu : son père, professeur comme lui, s'est suicidé à cause de la cruauté et de la mesquinerie des gens à la suite d'un incident au travail. Apprécié de tous, M. Tsunoda

père surprit tout le monde le jour où il gifla Kazu, un de ses élèves qui mourut le lendemain. On découvrit par la suite qu'il souffrait d'une grave maladie et que sa mort n'avait rien à voir avec la gifle. Les médias s'étant emparés de la nouvelle et l'ayant montée en épingle, M. Tsunoda dut quitter l'emploi qu'il aimait tant.



AKI SHIMAZAKI

Courage retrouvé

Or, voilà qu'après toutes ces années, Jirô Tanaka, un ancien élève du père décédé, vient rencontrer Nobu Tsunoda pour lui raconter ce qui s'est passé dans les semaines qui ont précédé le décès du jeune Kazu : ce dernier le taxait parce qu'il avait découvert que son père s'était suicidé avec son amante. Le professeur Tsunoda avait compris la situation et avait fait en sorte que cela cesse.

Jirô Tanaka, ayant manqué de courage lorsque son professeur fut renvoyé, voulait faire la paix avec lui-même en s'excusant auprès de la famille Tsunoda de sa couardise de ne pas avoir révélé les faits.

Si la rencontre de Nobu Tsunoda et de Jirô Tanaka est au centre du récit, la romancière insère dans la trame des éléments relatifs au mode de vie des Tsunoda, des relations de Nobu et de son entourage.

Nous observons dans *Tonbo*, comme dans les précédents romans d'Aki Shimazaki, l'art de dire beaucoup avec une économie de mots. L'écriture de la romancière me semble avoir des aspects picturaux ; elle utilise des images littéraires qui rappellent les idéogrammes chinois tel le *kanji*. 

